

N° 11 - 3 JANVIER 1929

CINÉMONDE



Un gentil bourreau des
cœurs :
RAQUEL TORRÈS.

1^{fr}

CINÉMONDE
PARAIT LE
JEUDI

Directeurs :
GASTON THIERRY & NATH IMBERT

CINÉMONDE ACTUALITÉS

Leila Hyams de la M. G. M. entre dans l'année nouvelle avec un costume un peu désuet, peut-être, mais combien charmant !



amis lecteurs
charmantes
lectrices
recevez tous
nos vœux de
bonheur !
Cinémonde



Jean Toulout, dans *Le Comte de Monte-Cristo*, que réalise actuellement M. Henri Fescourt.
PHOTO G.-L. MANUEL FRÈRES.



Jackie Coogan est arrivé à Berlin. Le voici, prenant son premier repas dans la capitale allemande avec sa famille, à l'Hôtel Bristol.
PHOTO WIDE WORLD.



A gauche, Carmen Boni, la vedette de *Quartier Latin*, envoie ses vœux aux lecteurs de "Cinémonde", qui la remercieront en applaudissant à son beau talent.



Les chiens ne deviennent pas encore metteurs en scène, mais ils sont déjà opérateurs !



Gaston Modot joue avec grâce de la mandoline... dans son dernier film !
PHOTOS G.-L. MANUEL FRÈRES.



En place de Grève. Le supplice d'Agostian (D. Mendaille), dans *Le Capitaine Fracasse*, que termine M. Cavalcanti.

Semba, film joué par des acteurs nègres, nous sera présenté prochainement.

S. O. C.

c'est-à-dire ceci : Public français qui comprend, qui juge, qui regarde, qui compare, prends enfin parti, agis : « Sauve notre Cinématographe ».

La situation cinématographique française est grave. Demandez à M. Louis Aubert ce qu'il en a dit à New-York d'où il revient ces jours-ci.

« Avant 1914, la France fournissait 90 0/0 des bandes projetées à travers le monde. »

Triste constatation quand on y joint celle-ci :

Depuis 1919, venant au deuxième rang après les Etats-Unis, puis, en 1923, au troisième derrière l'Allemagne, puis, en 1927, au quatrième derrière l'Angleterre, en 1928, la France n'est plus qu'au cinquième rang, derrière la Russie.

Sans compter le Japon, dont la production est énorme, s'accroît chaque jour, et qui, l'an prochain, nous relèguera sans doute en un rang où l'Italie qui rentre en lice, et l'Espagne qui s'organise, ne nous laisseront pas longtemps...

Cette lamentable vérité n'est pas l'œuvre d'un pessimisme personnel. Elle est dorenavant de notoriété internationale.

Lisez, pour votre édification, et entre mille témoignages le sommaire du vaste numéro cinématographique de Noël que prépare le puissant organe londonien The Times.

Vous y trouverez la France non seulement confinée à son rang déshonorant — le cinquième — mais encore traitée dans l'échelle des valeurs filmiques en parente pauvre de la cinématographie mondiale.

Après cela on ne contestera pas l'imminence du naufrage et l'urgence de notre appel.

Public français « Sauve notre Cinématographe ».

Ne prétendez pas que le public n'y

S.O.C.

par

Marcel L'HERBIER

peut rien. S'il l'ignore, que Cinémonde l'instruise de sa puissance. A lui seul appartient, en premier et dernier ressort, le sort et l'essor du film français...

« A peine 10 0/0 de la population française, constate tristement M. Louis Aubert, va chaque semaine au cinématographe. »

Des Alleghany à l'Oural — au bord de la Tamise ou de la Spree, c'est plus de 40 0/0 des Américains, des Russes, des Anglais ou des Allemands qui fréquentent hebdomadairement les salles obscures.

Sur cette préférence du public se construisent, s'étayent des films préférables.

A l'indifférence des Français, répondent des films indifférents.

Cercle vicieux qui se resserre chaque jour autour de notre production, menace de l'étouffer. La réserve du public entraîne une réserve accrue du capital et de l'Art.

L'argent se détourne, les artistes s'expatrient. Et par-dessus tout les conducteurs du film français, mille fois déçus, manquent de plus en plus de cran, manquent de foi.

Dans un proverbe japonais, la victoire est à qui tient un quart d'heure de plus que son rival.

C'est un fait. Les forces vives du cinématographe français, tremblantes, désemparées, abouliques, ont tenues derniers mois, sur toutes les lignes du combat, un quart d'heure de moins que ses adversaires. C'est dire que dans toute la production française, que ce soit sous forme d'argent, d'art, de conviction ou de publicité, il manque au total dépensé un quart de ce qui serait nécessaire à l'aboutissement victorieux, à l'exaltation internationale de l'œuvre entreprise.

Résultat dramatique et chaque jour aggravé. Seul le public français, par un nouvel élan vers le film d'ici, peut ressusciter le courage défilé des entrepreneurs du « moving », insuffler à tous les professionnels de l'écran cette Foi neuve, agissante, sans quoi la production française ne cessera de descendre, de sombrer.

Il y a de mauvais films dans tous les pays. Je ne veux pas dire que la France en ait le monopole. Mais elle n'a pas davantage la spécialité des bons, des indiscutables, des mondiaux.

Il est clair que dans le cinématographe comme en toute matière industrielle, rien de national, rien de grand, ne se fait sans une correspondance spontanée entre le maître d'œuvre et l'esprit public.

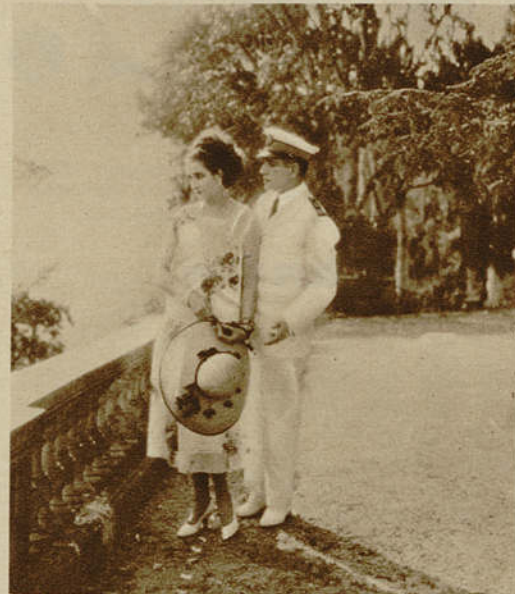
Ce n'est pas un producteur isolé, c'est tout un public commandant au producteur, sommant le producteur, qui fait Siegfried, qui fait Variétés ou Métropolis, — qui fait Potemkine, La Mer, — qui fait Squibs ou The Ring.

Si l'on veut des films français, à l'échelle entr'autres du Verdun, de Léon Poirier, c'est-à-dire des films qui nous reflètent, et non plus des films neutres, fruits d'efforts drapés vainement de tricolore — que le public français s'éveille.

Qu'il vienne à notre secours.

A travers les rafales de la bataille commerciale, le choc de la concurrence, qu'il entende notre appel, et qu'à force de volonté, d'intelligence, de prédilection, il sauve notre Cinématographe.

On verra cette semaine à Paris



LEUR GOSSE

Mise en scène de Frank Copra
avec Ben Lyon et George Sidney.

Une course d'avirons dans laquelle excelle la technique américaine, du comique de la meilleure veine, une histoire sentimentale pareille à toutes celles qu'on connaît mais qu'on suit avec plaisir parce que les vedettes américaines sont toujours jolies, tels sont les bons éléments de ce film.

On ne peut rester insensible à la mine des trois célibataires de religions opposées ayant trouvé un gosse de quelques mois et qui deviendra... leur gosse.

Ben Lyon a une verve qui ne se dément jamais, et est irrésistible. George Sidney est un israélite plein de circonspection; quant à Claudette Colbert, elle a des yeux d'une très délicate nuance. ●●●●●

RIVIERA

Interprété par Harry Liedtke,
Jean Brabin et Agnès Esterhazy.

Dans le décor toujours photographique de la Riviera française se déroule un drame d'amour et de roulette. Le réalisateur a brossé quelques beaux tableaux de routes luxueuses, de parcs où tous les arbres africains sont érigés vers un ciel couvert de beaux nuages pommelés.

Les scènes du Casino sont très bien composées, avec le mouvement nécessaire dans la foule des joueurs.

Harry Liedtke joue un joueur (si j'ose dire) fantaisiste, sceptique et fataliste avec une bonhomie plaisante. Ses partenaires sont charmants. Et il y a de la gaieté et un peu de puerilité qui s'associe à tout un côté dramatique conventionnel. ●●●●●



MARINE

Documents des Unités.

Tous les exercices au cours de croisières, de raids, de lancers de bateaux sont exposés dans ce film que son auteur a fort habilement monté, et que M. Paul Chak, auteur connu, a commenté en des textes documentés et précis.

Un bon film instructif et de propagande. ●●●●●

A L'OMBRE DE BROOKLYN

Interprété par George O'Brien.

Ce qui se remarque surtout dans cette bande, c'est le réalisme non dénué de poésie avec lequel le réalisateur a peint le quartier bas de Brooklyn, et fait apparaître tout son pittoresque rude et sombre. Des images qui ont de la force, un mouvement extraordinaire qui règne dans tout le film, mille détails de vie, ce film donne toute sa valeur. Et le talent intelligent uni à une plastique impeccable de George O'Brien s'ajoute à tant de qualités cinématographiques. Un bon film de mœurs américaines. ●●●●●

LA MADONE DES SLEEPINGS

Réalisation de Maurice Gleize.
Interprétation de Claude France, Olaf Fjord,
Mary Serris, Michèle Verly et Boris de Fast.

Titre et film sont également partis pour le succès. Après celui qu'on fit au roman, comment douter de celui qui va accueillir la bande élégante et sobrement riche que Maurice Gleize a adaptée de l'œuvre mondiale de Maurice Dekobra.

On a fait une Madone idéalisée, et la pauvre Claude France y brilla d'un dernier et lumineux éclat. On a un peu de mélancolie à revoir cette douce figure à peine matérialisée sur la toile... image de rêve...

Quant aux aventures de Lady Diana, belle Madone inassouvie, aux avatars de Gérard, Prince Séliman, du commissaire Soviétique et d'Irina Mouravieff espionne et amoureuse cruelle, ils séduiront un public tout à fait gagné d'avance aux arbitraires fantaisies du livre.

Conte de fées pour grandes personnes, *La Madone des sleepings* sans atteindre à la grande œuvre, ni sans posséder une grande intelligence, demeure comme une production de « distraction » et qui accomplit son tour d'écran dans une orbe étincelante.

C'est le spectacle riche, cossu, et attractif. Que lui demander de plus? ●●●●●

PAS SI BÊTE

Comédie d'A. Berthomieu
Interprétée par René Lefèvre, H. d'Aix,
Andrée Gilda, J. Diéner, Ch. Frauk
et Madeleine Caron.

Sympathique petit film français, d'un débutant non moins sympathique. Des idées fraîches, de jolis paysages provinciaux, pas de prétention même légère, et beaucoup de gentillesse. Une troupe pleine de bonne volonté, et un acteur plein de talent: René Lefèvre.

Voilà de quoi faire à cette comédie agréable un accueil chaleureux. ●●●●●

De haut en bas :

M^{lle} Claudia Vitrix dans *L'Occident*.

M. William de Lafontaine a réalisé un remarquable documentaire sur la marine française.

Leur Gosse.

« Où va s'arrêter la bille fatidique de la roulette? »
C'est une scène de *Riviera*.

Firmament 1928

Le joli nom de Mona Goya désigne une charmante ingénue sportive, vedette déjà d'un film dont le titre lui sied :
Un rayon de soleil.
PHOTO STUDIO LORELLE.



CHACQUE année nous apporte sa moisson d'étoiles, et le nombre des vedettes françaises, dont on nie injustement l'existence, s'est accru de plusieurs séduisantes unités, qu'on en juge!

On ne saurait qualifier Mlle Falconetti de débutante. Pourtant sa belle carrière théâtrale ne lui avait pas laissé, avant cette année, le loisir de découvrir le cinéma. *La Passion de Jeanne d'Arc* nous autorise à fonder sur cette magnifique interprète des espoirs illimités: on



PHOTO R. SOROL - PARIS.
La jolie
Renée
Veller nous
apparaît trop
brièvement dans la
merveilleuse *Journée et
L'Occident*.

Sous les traits du charmant Pierrot de *l'Enfant Prodigue*, voici l'une des plus belles conquêtes du cinéma: M^{lle} Falconetti. PHOTO G.-L. MANUEL FRÈRES



Lauréate d'un concours de photogénie, Jenny Luxeuil est également sensible et enjouée.
PHOTO G.-L. MANUEL FRÈRES.

La plus belle de nos vedettes de music-hall, Edmonde Guy, a fait à l'écran des débuts sensationnels dans la *Princesse Mandane*.
PHOTO WIDE WORLD.



yeux profonds, à la beauté presque fatale, mérite une place importante sur nos écrans, de même que Vera Flory, la charmante interprète des *Deux timides*, Colette Jell, l'ingénue de *La Vocation*, Mireille Séverin, l'intelligente animatrice de *A quoi rêvent les bœufs de gaz?*... Nul ne connaît le destin des étoiles... Mais tant d'heureux débuts nous donnent la confiance dont nous avons besoin pour imposer au monde entier nos films, nos artistes et le nom de nos vedettes.
S. B. D.



Marie Glory nous fait attendre avec une impatience plus grande *L'Argent* et *Monte-Cristo*.

LE CINÉMA ALLEMAND



Regardez attentivement cette femme à l'air à la fois complaisant et un peu dédaigneux, dans sa pose désinvolte... Elle écoute... va-t-elle sourire ? Nous apprécierons bientôt dans *L'Argent* le talent si souple, si varié, de Brigitte Helm, aux multiples expressions.

Nous pouvons souvent faire notre profit des réflexions faites à l'extérieur. Nos metteurs en scène peuvent méditer ceci : « Il n'y a pas de films d'avant-garde ; il y a de bons films et de mauvais films ! »

Eric Pommer.

Dix minutes avec Eric Pommer

Kochstrasse... la rue du film ! Un immeuble imposant, des couloirs dans lesquels on a envie de s'égayer, enfin un bureau grave et confortable, et sur le seuil, la main tendue, E. Pommer, directeur de la Ufa.

— Excusez mon français...

— Il est excellent !

— Je parle lentement...

— Mais vous ne faites pas une faute !

— Je suis tout le temps à Paris !

— Vous allez pouvoir me raconter vos impressions. Que pensez-vous de nos studios ?

— Ils sont parfaitement aménagés, vous avez tout ce qu'il faut en France pour faire d'excellents films. A Joinville, à Billancourt, rien ne manque !

— Nos metteurs en scène ?

— Quelques-uns sont trop prudents, d'autres trop audacieux, mais deux ou trois sont de grands artistes.

— Nos films d'avant-garde ?

— Ils sont votre grande erreur, il n'y a pas de films d'avant-garde, il y a de bons et de mauvais films ! La Jeanne d'Arc de Dreyer est une chose merveilleuse, mais on n'a pas pensé au public. Calvacanti est une intelligence remarquable, un éclair, un éblouissement... mais il s'égare. Vous n'avez pas assez d'argent pour vous permettre d'en jeter par les fenêtres, il faut penser à l'utilisation de la production !

— Nos artistes ?

— Les hommes, meilleurs que les femmes. Cependant votre Gaby Morlay est parfaite, quel tempérament d'artiste ! Vous avez le tort d'aller chercher à l'étranger des vedettes consacrées au lieu d'en créer. C'est si amusant de découvrir une étoile ! J'ai fait Dita Parlo, Betty Amann, et bien d'autres. A Paris, il n'y a, au restaurant et dans la rue, qu'à regarder autour de soi. Vos metteurs en scène vont à prix d'or chercher à Hollywood ce qu'ils ont sous la main !

— Vos projets ?

— J'en ai trop ! En ce moment, le film sonore me passionne, il y a tant à faire !

— Dans quel sens ?

— Une cigarette ?

Je ne saurais plus rien, E. Pommer pense qu'il en a déjà trop dit, et puis dix personnes piaffent dans l'antichambre !!!

RAYMONDE LATOUR.



(A gauche, de haut en bas). Karl Grise indique une scène à Malinovskaja et Oskar Marion...

... qui est en bonne compagnie sur un canon avec elle et Betty Bird !

Une scène de Waterloo. — A droite, Ch. Vanel-Napoléon est plongé dans un abîme de réflexions.



Comment nous avons tourné *La Passion de Jeanne d'Arc*



M^{me} Jean-Victor Hugo nous révèle à ce sujet des détails curieux.

Des livres, des livres... Oh ! combien de livres ! Les bibliothèques en escaliers grimpent le long du mur, chargées de leurs fruits précieux. Des objets rares ; une caravelle qui semble vous inviter aux randonnées les plus merveilleuses ; dans un immense verre, une immense pipe de verre rose, et, comme chez Colette, des presses, papiers, globes transparents enrobant une floraison étrange éclose on ne sait comme dans l'eau pure du cristal, voilà ce que mes regards, épris du calme intelligent de cet intérieur où l'on sent la pensée vivre, cueillent dès l'abord.

La porte s'est ouverte... M^{me} Valentine Hugo s'avance vers moi.

Comme on devine, en la voyant, en l'écoulant, que cette jeune femme est habituée à l'activité, au travail intellectuel, à l'élaboration des rêves qui ne s'en vont pas en fumée ! La sympathie naît à la vue de ce visage pensif et charmant, devant la profondeur, la franchise de ce regard. M^{me} Jean-Victor Hugo, femme de l'arrière-petit-fils du grand poète, doit savoir ce qu'elle veut.

— Je suis doublement heureuse de vous voir, dit-elle aimablement, car j'aime beaucoup *Cinémond*, qui m'a plu tout de suite. Dites-le : la présentation, le texte, tout m'a intéressé. Je vous dirai donc avec plaisir que j'ai toujours été la collaboratrice de mon mari pour le théâtre et, depuis un an, pour le cinéma. C'est lui qui dessina les costumes de *La Passion de Jeanne d'Arc* et c'est moi qui les fit exécuter en essayant de conserver à la réalité la fraîcheur et la netteté des miniatures. Les

robes des moines étaient en véritable bure ; eux-mêmes avaient été réellement tonsurés. Nous veillâmes à ce que tout fut le plus proche possible de la vérité, ainsi que Dreyer avait cherché à faire le plus humain. C'est dans cette recherche de la vérité qu'il supprima le maquillage.

— En sera-t-il toujours de même ?

— Cela dépendra des rôles. S'il s'agit d'une femme qui se maquille dans la vie courante, nous la maquillerons. Mais il ne pouvait être question de grimer Jeanne ! Et les paysans eux-mêmes n'eussent pas donné l'impression d'être naturels ! Vos lecteurs savent déjà que les cheveux de Falconetti furent réellement coupés au ras du crâne. Pour son baptême des projecteurs, elle eut la même incarnation admirable dont elle se montra digne, vivant son rôle avec une infinie grandeur d'âme. Nous étions d'ailleurs pénétrés d'une atmosphère de sincérité prodigieuse. Les larmes de Falconetti étaient presque toujours des larmes de souffrance véritable. Quel merveilleux apprentissage dans l'art complexe du cinéma que le mien ! Suivre le travail de Dreyer, ses patientes et courageuses recherches, celui de l'opérateur Maté, dont la science fut précieuse à notre metteur en scène, fut pour moi une joie que vous devinez. Et puis, que de souvenirs amusants ! Chaque scène terminée, que de contrastes ! L'on voyait les moines qui, jusque-là, s'étaient montrés majestueux, relever leur robe et marcher à grandes enjambées... Malgré la gravité qui creusait tous les fronts, c'était souvent, au repos, grâce à d'originales situations, bien des éclats de rire...

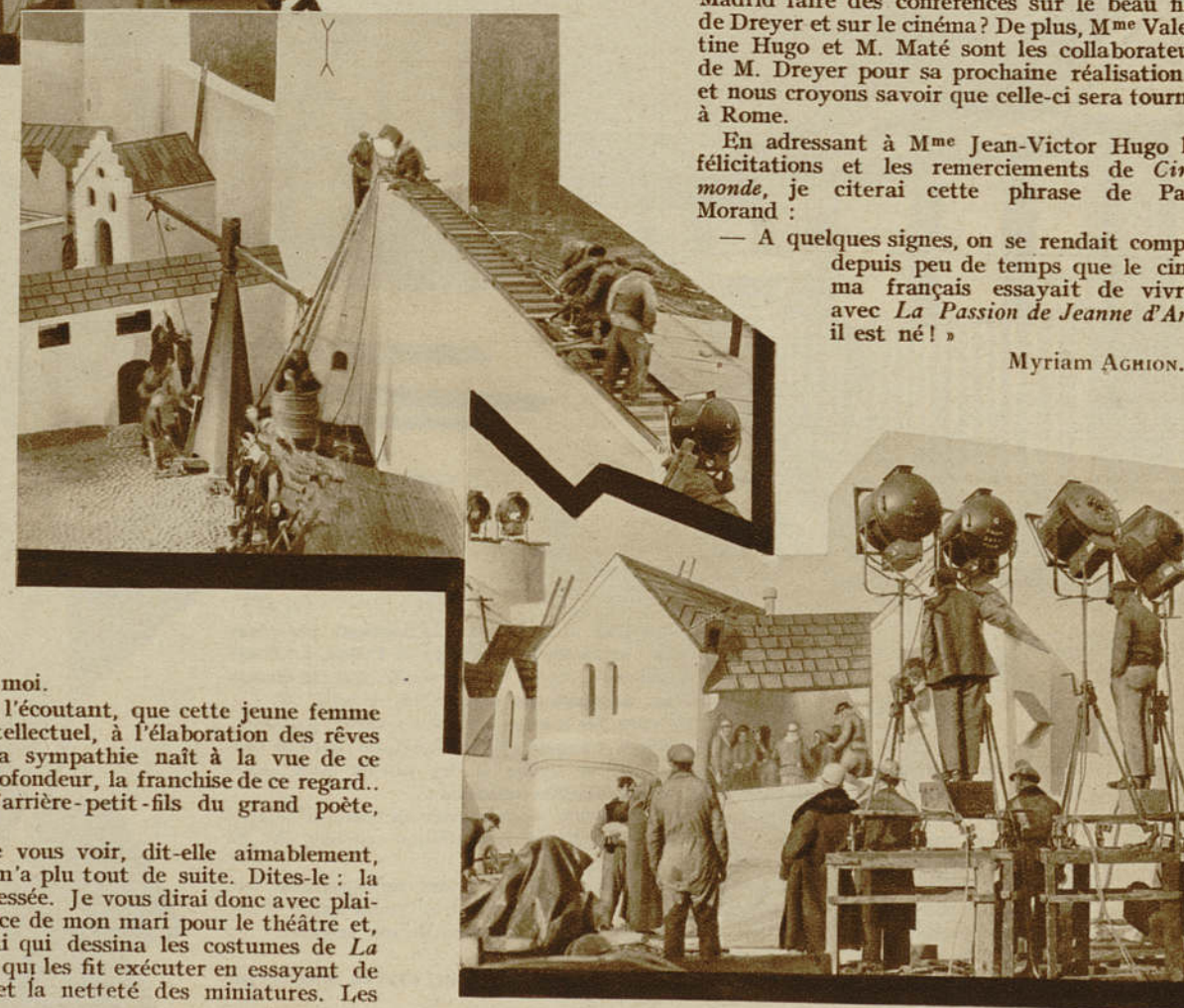
Mais je veux vous confier... un trésor ! Pour la première fois, l'on verra paraître des photos faites d'après le positif du film. Le photographe au service de *La Passion de Jeanne d'Arc* n'était pas présent lors des prises de vue du bûcher. Ces photos représentent donc le jeu des artistes tel qu'il parut sur l'écran. C'est pour cela qu'elles sont si vraies. Combien je suis heureuse de vous confier pour *Cinémond* des documents inédits et, j'ose le dire, d'une valeur inestimable, puisqu'elles représentent des scènes de cette « histoire de Jeanne d'Arc reconstituée par des états d'âme », selon Jacques de Lacretelle. « On dirait, explique-t-il encore, que l'appareil n'enregistre pas la surface des choses, qu'il est braqué droit vers l'intérieur ». Et cette impression, vous l'avez en regardant ces photographies...

Nous n'osons retenir davantage M^{me} Jean-Victor Hugo. Ne part-elle pas pour Turin et Madrid faire des conférences sur le beau film de Dreyer et sur le cinéma ? De plus, M^{me} Valentine Hugo et M. Maté sont les collaborateurs de M. Dreyer pour sa prochaine réalisation... et nous croyons savoir que celle-ci sera tournée à Rome.

En adressant à M^{me} Jean-Victor Hugo les félicitations et les remerciements de *Cinémond*, je citerai cette phrase de Paul Morand :

— A quelques signes, on se rendait compte depuis peu de temps que le cinéma français essayait de vivre ; avec *La Passion de Jeanne d'Arc*, il est né !

Myriam AGHION.



Jack Holt et Noah Berry dans *Le Vagabond du Désert*.



Qui est-ce? Le sheriff « à la page » qui connaît à fond ses rudes administrés, ou le vieux « boy » retors qui a plus d'un tour dans son sac?

Sous les États-Unis d'Amérique n'englobaient pas dans leur vaste territoire les provinces de l'Utah, du Texas et du Colorado, il est fort probable que le cinéma américain ne serait pas aujourd'hui ce qu'il est. En effet, les ranches avec leurs vastes domaines, les immenses troupeaux de buffles et de chevaux sauvages, les montagnes abruptes avec leurs sombres défilés et les cañons avec leurs rapides impétueux, ont inspiré de nombreux scénaristes américains. Les westerns, c'est-à-dire ces films d'aventures à l'action mouvementée au cours de laquelle l'héroïne est enlevée par des desperados et sauvée par le sympathique cow-boy, ont été pendant de nombreuses années le prototype du film américain. Prince, Max Linder et Marcel Levesque triomphaient sur les écrans européens, ainsi que sur ceux du Missouri et de la Nouvelle-Orléans. Ce cow-boy filant au grand galop d'une fougueuse mustang déchargeait en l'air les deux cents cartouches de son revolver. Depuis, la production cinématographique américaine a évolué. Le western, bien que continuant à émouvoir et à passionner le public, s'est vu devancer par les films cosmopolites.

Le cow-boy. la girl et le shériff

Le film d'aventures a eu ses beaux jours. Plusieurs productions sont dignes de figurer dans le répertoire classique du cinéma. *Le Massacre*, *La Caravane vers l'ouest*, *La Révolte de Sitting Bull*. Certains Tom Mix, Hoot Gibson et de nombreux William Hart sont des œuvres remarquables.

Les westerns nous ont familiarisés avec ces vastes étendues sauvages et solitaires dont la monotonie est parfois rompue soit par des buissons rabougris ou des cactus en chandelier. Nous n'ignorons plus qu'il y a au Texas et dans l'Utah des villages où chaque soir les cow-boys dilapident dans les saloons l'argent qu'ils ont gagné en gardant dans les ranches les troupeaux de bœufs aux grandes cornes. Grâce aux films d'aventures nous savons que, dans chaque maison de là-bas, il y a une délicieuse jeune fille dont le père est toujours ruiné et qu'inquiète un sinistre étranger. Mais ne nous effrayons pas, car si le sheriff est rarement débrouillard, on est sûr d'y rencontrer un brave jeune homme accusé à tort d'un crime ou d'un vol et qui, en sauvant la jeune fille et en confondant le traître (ce qui arrive toujours, mais après 1.500 mètres d'aventures), démontrera son innocence. De nombreux artistes se sont spécialisés dans ce genre de film. William Hart « l'homme aux yeux clairs » qui, paraît-il, doit revenir à l'écran après plusieurs mois d'absence, fut le premier cow-

boy de l'écran. Tom Mix, suivant son exemple nous émerveille à chacun de ses films par ses prouesses équestres. Il fant le voir caracolant sur son cheval Tony. Devant eux, aucun obstacle ne résiste. Ils le franchissent avec désinvolture.

Hoot Gibson est un troisième cow-boy de l'écran. Son large feutre noir, son air bon enfant, l'ont vite rendu populaire.

Voici un nouveau venu, Fred Thomson, qui dans *L'Insurgé* s'est révélé comme un cavalier extraordinaire et un habile comédien.

À propos de western, savez-vous que ces films ont failli soulever un très grave incident diplomatique entre le Mexique et les États-Unis. En effet, l'ambassadeur du Mexique à Washington déposa devant le Sénat américain une plainte de ses compatriotes qui protestaient parce que, dans tous les films de Far West, le traître était infailliblement mexicain. Cela ne pouvait durer. Si le Gouvernement américain n'avait pas promis de faire le nécessaire, il est fort possible qu'à cette époque tous les westerns tournés en Californie eussent été boycottés dans les cinémas de Mexico.

Au début du cinéma, les cow-boys étaient comme des personnages d'opérette, ils avaient d'interminables lasses, des revolvers énormes et leurs ceintures étaient bourrées de cartouches. William Hart est le premier justement à avoir présenté dans ses films le cow-boy tel qu'il est dans la réalité. Il porte autour du cou un large mouchoir qu'il serre autour de son front lorsqu'il est en sueur. Son chapeau est à large bord et est maintenu par une fine cordelette. Sa veste est ample avec de nombreuses poches. Une corde lui serre chaque manche au-dessus du coude afin d'empêcher l'air et la poussière de s'engouffrer dans la chemise.

Le pantalon du cow-boy

Tel est le véritable accoutrement du cow-boy dans les westerns. Il est le même dans la réalité.

George FRONVAL.
Hoot Gibson, dans *La Terreur du Texas*, a une bien jolie partenaire.



Tom Mix a une conversation un peu vive avec J. Farrell Mac Donald (scène de *Tel Don Juan*).

est caractéristique. Il est soit en peau de chèvre angora à longs poils, soit en un cuir souple épais et imperméable.

Les bottes ont de grands talons pour lui permettre de pouvoir se tenir en selle et ses éperons sont solidement attachés par des lanières de cuir. A sa ceinture, le cow-boy a constamment l'étui de son revolver, un fouet très court — le *quirt* — qui lui sert pour se défendre lorsqu'il n'a plus de balles dans son revolver ou que celui-ci est enrayé. Enfin, le cow-boy ne se sépare en aucun cas de son lasso, une corde très fine qu'il tient constamment attaché à sa ceinture.

Tel est le véritable accoutrement du cow-boy dans les westerns. Il est le même dans la réalité.

George FRONVAL.
Hoot Gibson, dans *La Terreur du Texas*, a une bien jolie partenaire.

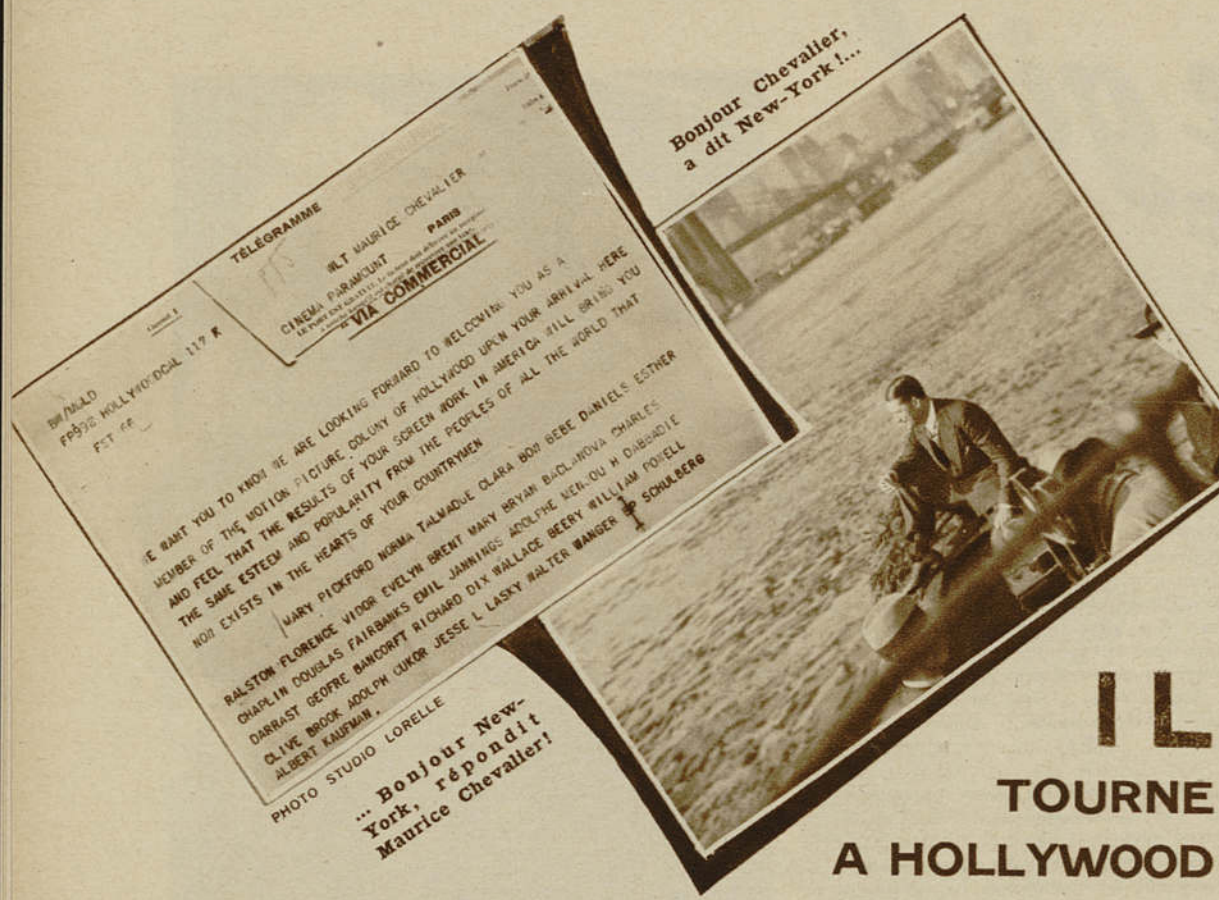
Fred Thomson qui vient de mourir en Californie, était un merveilleux cavalier.



Le pantalon du cow-boy



ARRANGEMENT DE A. BRUNYER



IL TOURNE A HOLLYWOOD

Les premiers films de
Maurice Chevalier

Dans *L'Affaire de la rue de Lourcine*, Maurice tient le « gibier » par les oreilles...



... et dans *Par habitude* il a seulement le blaireau en arrêt!



Une scène de *Jim Bougne*... champion poids mi-lourds.



Ce film représente le premier contact de Maurice avec les États-Unis, et ses surprises devant les merveilles de la plus grande cité du monde. Nous verrons bientôt cette courte bande en France sous le titre : *Bonjour, New-York!* Chevalier arriva à Hollywood le 26 octobre dernier. Adolphe Menjou le pilota dans Los Angeles et dans la ville du cinéma. Toute la colonie des vedettes lui a fait un chaleureux accueil.

Il nous a semblé intéressant, au moment où le nom de Chevalier passionne le public du cinéma, de rappeler que ce n'était pas les débuts du célèbre fantaisiste à l'écran.

En effet, en 1917, Chevalier commença à faire du cinéma sous la direction de M. Henri Diamant-Berger, pour lequel il avait tourné exclusivement jusqu'à ce jour.

A cette époque-là, Maurice Chevalier, fait prisonnier dès le début des hostilités, rentrait de captivité. Il a déclaré lui-même que c'était la période la plus triste de son existence.

Son premier film fut un sketch incorporé dans une sorte de revue cinématographique qui devait être présentée au théâtre de la Porte-Saint-Martin par M. Hertz.

Le titre était : *Ils y viennent tous, au cinéma!* et ses partenaires : Mistinguett et Dorville.

Maurice Chevalier avait un tout petit rôle et portait le fameux maillot rayé et le chapeau melon cabossé de ses débuts au café-concert.

Une partie de ce sketch cinématographique fut tournée au studio, l'autre, place de l'Opéra.

On était alors en pleine guerre; on venait d'interdire de porter l'habit pour assister aux représentations de l'Opéra.

Afin d'ironiser sur cette mesure, le sketch représentait trois gueux : une marchande de fleurs, un camelot et un mendiant (Mistinguett, Chevalier, Dorville), qui venaient s'approcher d'eux une dame et deux messieurs. Ceux-ci, habitués du Palais Garnier, qui voulaient absolument entrer à l'Opéra, en robe décolletée, ou en habit, trouvaient avec les pauvres gens ravis leurs somptueux costumes pour leurs tenues d'infortune, ce qui leur permettait cependant d'entrer à l'Académie Nationale de Musique.

La censure trouva prudent d'interdire la représentation du premier essai de Maurice Chevalier à l'écran!

Quatre ans après, Maurice Chevalier tourna un nouveau film, toujours avec Henri Diamant-Berger. Il était intitulé : *Le Mauvais Garçon*.

Cette fois, il avait le rôle principal; ses partenaires étaient Marguerite Moreno et Préjean, qui faisait alors ses débuts.

Chevalier tourna cette fois en costume de ville. Il devait représenter un jeune homme godiche.

Diamant-Berger l'accompagna à «Pygmalion» pour faire l'acquisition d'un costume d'alpage qu'ils payèrent 29 francs.

Le sourire légendaire de Maurice Chevalier.

Un New-York, Maurice Chevalier a tourné un petit film en deux bobines, mis en scène par notre compatriote Robert Florey.

Le film, commencé le 5 novembre, sera terminé ces jours-ci.

A leur débarquement de l'île de France M. et Mme Chevalier reçurent un télégramme d'Hollywood portant les noms des plus célèbres vedettes américaines de l'écran et souhaitant aux artistes français le plus grand succès et leur annonçant un chaleureux accueil.

Parmi les célébrités qui accueillirent Maurice Chevalier à New-York, notons : Adolphe Zukor, Jesse Lasky, W. C. Fields, Eddie Cantor, James Waller, maire de New-York; Marion Davies, M. et Mrs Thomas Meighan, M. et Mrs Irving Berlin.

Deux jours après l'arrivée de Maurice Chevalier à New-York, un grand dîner fut donné en son honneur au Ritz Carlton Hôtel.

De nombreuses personnalités de la politique, de la finance, du théâtre et des lettres y assistaient. Au dessert, des discours furent prononcés par le consul général de France à New-York, par Richard Dix, par M. Louis Aubert, qui se trouvait à ce moment-là en voyage d'études à New-York. Maurice Chevalier remercia par quelques mots, puis chanta trois chansons, deux en français, une en anglais.

Deux jours après l'arrivée de Maurice Chevalier à New-York, un grand dîner fut donné en son honneur au Ritz Carlton Hôtel.

De nombreuses personnalités de la politique, de la finance, du théâtre et des lettres y assistaient. Au dessert, des discours furent prononcés par le consul général de France à New-York, par Richard Dix, par M. Louis Aubert, qui se trouvait à ce moment-là en voyage d'études à New-York. Maurice Chevalier remercia par quelques mots, puis chanta trois chansons, deux en français, une en anglais.

Deux jours après l'arrivée de Maurice Chevalier à New-York, un grand dîner fut donné en son honneur au Ritz Carlton Hôtel.

De nombreuses personnalités de la politique, de la finance, du théâtre et des lettres y assistaient. Au dessert, des discours furent prononcés par le consul général de France à New-York, par Richard Dix, par M. Louis Aubert, qui se trouvait à ce moment-là en voyage d'études à New-York. Maurice Chevalier remercia par quelques mots, puis chanta trois chansons, deux en français, une en anglais.

Deux jours après l'arrivée de Maurice Chevalier à New-York, un grand dîner fut donné en son honneur au Ritz Carlton Hôtel.

De nombreuses personnalités de la politique, de la finance, du théâtre et des lettres y assistaient. Au dessert, des discours furent prononcés par le consul général de France à New-York, par Richard Dix, par M. Louis Aubert, qui se trouvait à ce moment-là en voyage d'études à New-York. Maurice Chevalier remercia par quelques mots, puis chanta trois chansons, deux en français, une en anglais.

Deux jours après l'arrivée de Maurice Chevalier à New-York, un grand dîner fut donné en son honneur au Ritz Carlton Hôtel.

De nombreuses personnalités de la politique, de la finance, du théâtre et des lettres y assistaient. Au dessert, des discours furent prononcés par le consul général de France à New-York, par Richard Dix, par M. Louis Aubert, qui se trouvait à ce moment-là en voyage d'études à New-York. Maurice Chevalier remercia par quelques mots, puis chanta trois chansons, deux en français, une en anglais.

Deux jours après l'arrivée de Maurice Chevalier à New-York, un grand dîner fut donné en son honneur au Ritz Carlton Hôtel.

De nombreuses personnalités de la politique, de la finance, du théâtre et des lettres y assistaient. Au dessert, des discours furent prononcés par le consul général de France à New-York, par Richard Dix, par M. Louis Aubert, qui se trouvait à ce moment-là en voyage d'études à New-York. Maurice Chevalier remercia par quelques mots, puis chanta trois chansons, deux en français, une en anglais.

Deux jours après l'arrivée de Maurice Chevalier à New-York, un grand dîner fut donné en son honneur au Ritz Carlton Hôtel.

De nombreuses personnalités de la politique, de la finance, du théâtre et des lettres y assistaient. Au dessert, des discours furent prononcés par le consul général de France à New-York, par Richard Dix, par M. Louis Aubert, qui se trouvait à ce moment-là en voyage d'études à New-York. Maurice Chevalier remercia par quelques mots, puis chanta trois chansons, deux en français, une en anglais.

Le vendeur, qui ne se doutait pas de l'identité de ses clients, leur fit l'article consciencieusement.

Comme Chevalier avait adopté un costume dont les manches lui venaient à peine au-dessous du coude et les jambes au-dessus des mollets :

— Je vous conseille, Monsieur, de prendre la taille au-dessus, lui dit le vendeur.

— Non, répondit Chevalier, j'aime avoir mes aises et les jambes à l'air; c'est très bien ainsi.

Mais quand le vendeur entendit le nom du fantaisiste auquel on devait livrer la commande, il fut fort vexé de s'être laissé prendre.

Le *Mauvais Garçon* eut un gros succès, surtout en province, où on le jouait encore dernièrement. On en fit trente-cinq copies qui, à l'heure actuelle, sont toutes épuisées.

Devant ce succès, Diamant-Berger décida de tourner une série comique avec Maurice Chevalier. Cette série devait comprendre huit films, mais Chevalier n'en tourna que quatre, tombamale et dut se soigner.

Quand il fut guéri, Diamant-Berger, appelé par des contrats antérieurs, partait pour l'Amérique.

Les quatre films de cette série qui furent tournés sont : *Gonzague*, *L'Affaire de la rue de Lourcine*, *Par habitude* et *Jim Bougne*, boxeur.

Mais quatre films n'étaient pas suffisants pour lancer Chevalier à l'étranger comme vedette et ces bandes n'eurent qu'un succès français qui ne suffit pas à compenser les frais qu'on avait faits pour les réaliser.

M. Henri Diamant-Berger nous a dit qu'il était persuadé que Maurice Chevalier réussirait en Amérique et qu'il ouvrirait ainsi la voie à d'autres artistes de chez nous.

Dorville aussi, nous a-t-il dit, est très photogénique, et je m'étonne qu'on n'ait pas songé à lui faire faire plus de cinéma.

«Quant à Maurice, je ne sais personne de plus doué pour l'écran, et vous verrez qu'il fera en Amérique la belle carrière que ses films français nous ont déjà promise».

Souhaitons-lui, souhaitons-le nous !

Pierre LAZAREFF.

L'humble banane va être à l'honneur une fois de plus, quand Dorothy Mackall s'exhibera, avec ce costume, dans *His Captive Woman*, le nouveau film de la First National.

L'humble banane va être à l'honneur une fois de plus, quand Dorothy Mackall s'exhibera, avec ce costume, dans *His Captive Woman*, le nouveau film de la First National.

L'humble banane va être à l'honneur une fois de plus, quand Dorothy Mackall s'exhibera, avec ce costume, dans *His Captive Woman*, le nouveau film de la First National.

L'humble banane va être à l'honneur une fois de plus, quand Dorothy Mackall s'exhibera, avec ce costume, dans *His Captive Woman*, le nouveau film de la First National.

L'humble banane va être à l'honneur une fois de plus, quand Dorothy Mackall s'exhibera, avec ce costume, dans *His Captive Woman*, le nouveau film de la First National.

L'humble banane va être à l'honneur une fois de plus, quand Dorothy Mackall s'exhibera, avec ce costume, dans *His Captive Woman*, le nouveau film de la First National.

L'humble banane va être à l'honneur une fois de plus, quand Dorothy Mackall s'exhibera, avec ce costume, dans *His Captive Woman*, le nouveau film de la First National.

L'humble banane va être à l'honneur une fois de plus, quand Dorothy Mackall s'exhibera, avec ce costume, dans *His Captive Woman*, le nouveau film de la First National.

L'humble banane va être à l'honneur une fois de plus, quand Dorothy Mackall s'exhibera, avec ce costume, dans *His Captive Woman*, le nouveau film de la First National.

L'humble banane va être à l'honneur une fois de plus, quand Dorothy Mackall s'exhibera, avec ce costume, dans *His Captive Woman*, le nouveau film de la First National.

L'humble banane va être à l'honneur une fois de plus, quand Dorothy Mackall s'exhibera, avec ce costume, dans *His Captive Woman*, le nouveau film de la First National.

L'humble banane va être à l'honneur une fois de plus, quand Dorothy Mackall s'exhibera, avec ce costume, dans *His Captive Woman*, le nouveau film de la First National.

L'humble banane va être à l'honneur une fois de plus, quand Dorothy Mackall s'exhibera, avec ce costume, dans *His Captive Woman*, le nouveau film de la First National.

L'humble banane va être à l'honneur une fois de plus, quand Dorothy Mackall s'exhibera, avec ce costume, dans *His Captive Woman*, le nouveau film de la First National.

L'humble banane va être à l'honneur une fois de plus, quand Dorothy Mackall s'exhibera, avec ce costume, dans *His Captive Woman*, le nouveau film de la First National.

L'humble banane va être à l'honneur une fois de plus, quand Dorothy Mackall s'exhibera, avec ce costume, dans *His Captive Woman*, le nouveau film de la First National.

L'humble banane va être à l'honneur une fois de plus, quand Dorothy Mackall s'exhibera, avec ce costume, dans *His Captive Woman*, le nouveau film de la First National.

L'humble banane va être à l'honneur une fois de plus, quand Dorothy Mackall s'exhibera, avec ce costume, dans *His Captive Woman*, le nouveau film de la First National.

L'humble banane va être à l'honneur une fois de plus, quand Dorothy Mackall s'exhibera, avec ce costume, dans *His Captive Woman*, le nouveau film de la First National.

L'humble banane va être à l'honneur une fois de plus, quand Dorothy Mackall s'exhibera, avec ce costume, dans *His Captive Woman*, le nouveau film de la First National.

L'humble banane va être à l'honneur une fois de plus, quand Dorothy Mackall s'exhibera, avec ce costume, dans *His Captive Woman*, le nouveau film de la First National.

L'humble banane va être à l'honneur une fois de plus, quand Dorothy Mackall s'exhibera, avec ce costume, dans *His Captive Woman*, le nouveau film de la First National.

L'humble banane va être à l'honneur une fois de plus, quand Dorothy Mackall s'exhibera, avec ce costume, dans *His Captive Woman*, le nouveau film de la First National.

Donnez aux Enfants de la vie réelle

par
Maria Corda

« On devrait leur donner des rêves qu'ils peuvent achever, car si leurs rêves sont du domaine du fantastique ou de l'impossible, ils continueront à rêver dans leur vie adulte. »

L'EXPERIENCE humaine a démontré que la période la plus importante dans la vie d'un individu est l'enfance. C'est pendant les premières années de la vie que se dessine le caractère et ceci a été reconnu depuis les temps les plus reculés. Les Grecs le savaient et en tenaient compte dans leurs méthodes éducatrices; quant aux Jésuites, ils disaient : « Donnez-nous un enfant jusqu'à ce qu'il ait six ans et ensuite faites-en ce que vous voudrez. » Les nouveaux psychologues l'ont désigné comme l'essence même de leur enseignement créateur.

L'enfant rêve beaucoup plus que l'adulte. Regardez-le jouer et voyez comme il s'adapte rapidement à son propre rêve. Il le vit, littéralement. Ses rêves sont son idéal. Observez un enfant lançant un bateau de papier sur un bassin. Pour vous, adulte, ce n'est rien, mais pour cet enfant, ce petit bateau de papier, c'est un paquebot géant dont il est le capitaine et avec lequel il franchit l'océan. Ce n'est pas un rêve malsain, ce n'est pas un idéal inaccessible et quelque jour tout peut se réaliser.

Pourquoi les enfants aiment les auteurs et les auteurs dramatiques tels que Kingsley, Maeterlinck et Barrie? Parce qu'ils reconnaissent l'importance du rêve, du beau rêve selon l'esprit de l'enfant. Leurs histoires sont des histoires enfantines dans leur vrai sens, des histoires qui devaient être lues et jouées devant tous les enfants.

Mais entre la littérature et la scène d'une part et l'écran d'autre part il y a une vide étonnante. A l'écran nous n'avons rien à faire avec les fées et les créatures fantastiques des livres et des drames. Nous dépendons essentiellement d'une demande plus réaliste, la demande du monde réel appartenant, du moins en apparence, à la vie réelle.

Je ne voudrais pas citer des exemples particuliers — le lecteur en connaît lui-même en foule — mais il y a des films qui sont, plus que certains autres, plus près de la réalité. Il y a quelques films-caractères qui sont plus près de la vie que d'autres, et je crois que les films qu'on devrait faire voir aux enfants sont ceux qui précisément se rapprochent le plus de la vie.

Pour le bien-être et le développement naturel de l'enfant, il est essentiel qu'il ait un aperçu de la vie bien équilibrée qui lui servira d'équipement pour entreprendre cette aventure. Sa santé future et son bonheur en dépendent.

L'acteur ou l'actrice de cinéma, quel que soit le caractère adopté pour le besoin de l'écran, doit rendre un aspect de la vie ordinaire. Prenez, par exemple, une scène d'amour. Quand le degré d'émotion est au plus haut point, l'assistance se met aussi au même degré d'émotion et l'inverse se produit également, du moins ceci est vrai de certains films de la première heure, quand le degré d'émotion s'abaisse, l'assistance suit le même mouvement.

Dans chaque cas d'émotion rendu par des images à l'écran, que ce soit l'angoisse haletante de l'amoureux qui voit sa bien-aimée près d'être séduite par un rival, ou la poursuite mouvementée à cheval d'un héros du Far-West à travers les terres incultes pour protéger sa fiancée des assiduités du traître à la mâchoire lourde et mal rasé, une angoisse sympathique gagne toujours le public. Et dans l'assistance, chaque petit garçon se croit le héros et chaque petite fille se croit l'héroïne.

Vous pouvez les observer : tantôt ce sont les garçons qui crient d'excitation entre deux respirations rapides, tantôt ce sont les petites filles qui se renversent sur leur siège quand l'angoisse qui leur serrait la gorge s'est dissipée pour toujours.

Ces garçons et ces filles que vous emmenez au cinéma se forment donc une opinion de la vie adulte. On peut donc dire qu'ils dépendent énormément de l'écran pour leurs conceptions du monde des grandes personnes.

Et en grandissant, ils se forment des notions de leurs personnes en relation avec ce monde.

Pour leur bien, ces notions ne

doivent pas être exagérées ni déformées. Il est juste qu'ils portent un rêve en eux; mais s'ils ont dans leur enfance assez rêvé autour d'une idée fixe, en grandissant ils porteront en eux une force pour les aider à réaliser ces rêves. Le petit garçon qui a lancé son petit bateau de papier aura un jour un volier ou un steamer et peut-être, quand il sera un peu plus âgé, en fera-t-il un lui-même et quand il sera devenu adulte trouvera-t-il sa joie et son intérêt à en construire et se montrer ainsi utile à tout le monde. Voilà un rêve de l'enfance qui est réalisable.

Car il y a rêves et rêves; quelques-uns sont réalisables et d'autres ne le sont pas. Et je pense que les enfants, surtout quand ils ont atteint l'âge critique, habituellement vers 6 ou 7 ans, devraient être poussés à aller voir les acteurs dont les caractères mis à l'écran peuvent être vécus. On devrait leur donner des rêves qu'ils peuvent achever, car si leurs rêves sont du domaine du fantastique ou de l'impossible, ils continueront à rêver dans leur vie adulte. Cela signifie une perte d'années de grande valeur pour l'enfant, et cela peut signifier dans bien des cas une croissance parasitaire sur la société.

En d'autres termes, donnez aux enfants de la vie réelle. Faites-leur voir la vie portraituree sur l'écran et faites-leur voir la vie réelle rendue aussi fidèlement que possible dans ses diverses phases et en accord avec leurs étapes de développement. Dans les films il y a beaucoup d'éducation à tirer; et convenablement administrée par des parents avisés, on peut s'en servir pour former le caractère des générations à venir.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

Maria CORDA.



Dans *La Vie privée d'Hélène de Troie*, Maria Corda a adopté des costumes plus légers encore!

doivent pas être exagérées ni déformées. Il est juste qu'ils portent un rêve en eux; mais s'ils ont dans leur enfance assez rêvé autour d'une idée fixe, en grandissant ils porteront en eux une force pour les aider à réaliser ces rêves. Le petit garçon qui a lancé son petit bateau de papier aura un jour un volier ou un steamer et peut-être, quand il sera un peu plus âgé, en fera-t-il un lui-même et quand il sera devenu adulte trouvera-t-il sa joie et son intérêt à en construire et se montrer ainsi utile à tout le monde. Voilà un rêve de l'enfance qui est réalisable.

Car il y a rêves et rêves; quelques-uns sont réalisables et d'autres ne le sont pas. Et je pense que les enfants, surtout quand ils ont atteint l'âge critique, habituellement vers 6 ou 7 ans, devraient être poussés à aller voir les acteurs dont les caractères mis à l'écran peuvent être vécus. On devrait leur donner des rêves qu'ils peuvent achever, car si leurs rêves sont du domaine du fantastique ou de l'impossible, ils continueront à rêver dans leur vie adulte. Cela signifie une perte d'années de grande valeur pour l'enfant, et cela peut signifier dans bien des cas une croissance parasitaire sur la société.

En d'autres termes, donnez aux enfants de la vie réelle. Faites-leur voir la vie portraituree sur l'écran et faites-leur voir la vie réelle rendue aussi fidèlement que possible dans ses diverses phases et en accord avec leurs étapes de développement. Dans les films il y a beaucoup d'éducation à tirer; et convenablement administrée par des parents avisés, on peut s'en servir pour former le caractère des générations à venir.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

Maria CORDA.

L'ARGENT

réalisation de
MARCEL L'HERBIER
d'après le chef-d'œuvre
d'Émile Zola

DANS quelques semaines, un événement considérable se produira. Les Cinéromans-Films de France présenteront un film pour lequel les plus amples moyens, les conceptions les plus hardies, les plus neuves, les plus grands talents ont été employés.

Quand je dis employés, c'est harmonisés que je devrais dire. Oui, harmonisés. Une pensée féconde, celle du génial romancier : Émile Zola, a été fondue dans le creuset ardent de la vie moderne. Et un des plus étonnants cerveaux de ce temps, ce que j'appellerai un cerveau « synthétique », a repris ce thème formidable pour son époque, et l'a transposé sur notre plan, à notre niveau de créateurs et de démolisseurs.

L'Argent ! Épopée du chiffre et de la devise. *L'Argent*, que Zola écrivait pour stigmatiser les agioteurs de son temps.

Avec ce sens puissant de l'actuel, Marcel L'Herbier, reconstruisant un monde avec ce monde de 1880, qui parut colossal et nous semble bien calme, a fait de *L'Argent*, dont il a tiré une version absolument « up to date », le véritable chant de notre époque.

Notre époque... ses fièvres, son agitation ! Notre époque... son ardeur à vivre, à jouer, à brûler de tous feux ! Notre époque... ses beautés, ses enthousiasmes, ses folies ! Notre époque, enfin, affreuse et belle, généreuse et féroce, bruyante et sournoise, notre époque pleine de tristesses et de joies, revit splendidement dans cette fresque filmée qu'a signée Marcel L'Herbier.

On sait qu'Émile Zola a voulu dans *L'Argent* évoquer toute la folie et les souffrances qu'engendre l'argent, et a magistralement campé des personnages-types, personnages énormes dont le caractère transfigure toute l'œuvre.

On a accusé M. L'Herbier d'avoir trahi Zola en transposant à notre époque cette œuvre. Mais le metteur en scène a répondu fort logiquement qu'il était plus près du maître en décalant son roman et en le situant de nos jours. Et L'Herbier évoquait une version de *L'Argent* représentée fidèlement d'après les descriptions de Zola, où l'on aurait vu cet anachronique spectacle du coupé attelé, des costumes plus élégants que pratiques, de la Bourse pleine d'hommes policés et d'un intérieur d'hommes d'affaires rococo et privé de cet outil moderne : le téléphone.

A vrai dire, je soupçonne un peu L'Herbier d'avoir surtout réalisé *L'Argent* non pour l'Argent, mais pour ce que ce roman lui ouvrait de fenêtres sur le champ



illimité de la vie moderne. Il en a fait plus la synthèse de cette éternelle bataille qu'est notre temps, que *L'Argent* tout court. Mais, prenant son inspiration à la source haute et noble de l'œuvre zolacienne, il en a traduit malgré tout, malgré les robes courtes, le téléphone, l'automobile et l'avion, les inquiétudes, la belle force et la puissance émouvante.

Et maintenant, me direz-vous, comment L'Herbier a-t-il obtenu cela ? Quelle fut sa conception, sa réalisation, de quels éléments disposa-t-il ?

Les moyens les plus grands furent mis à la disposition de Marcel L'Herbier qui n'eut qu'à choisir et à ordonner. Et il choisit. Il choisit ces décors somptueux que vous admirerez, et dont certains, comme l'intérieur d'Hamelin, sont des merveilles de goût et de raffinement modernes, et d'autres au contraire ont l'ampleur et le colossal nécessaires aux scènes qui se situent dans leur cadre : la Bourse, avec sa corbeille centrale et son peuple de boursiers agités et tumultueux.

A propos de la Bourse, il est intéressant de noter que Marcel L'Herbier a tourné sur les marches de la Bourse toute une journée. Une foule de figurants évolua sous les sunlights, et la salle intérieure fut reconstituée et explorée dans tous les aspects, sous tous les angles, par la caméra. Il y a notamment une image représentant les agioteurs auprès de la corbeille, vus de haut et pareils à d'immenses araignées agglomérées... On verra aussi la place de l'Opéra nocturne et brillante...

Luxe, lumières, mouvement, charme seront réunis dans *L'Argent*. Par ses décors innombrables, par la perfection des éclairages auxquels Marcel L'Herbier, technicien averti, donna sa direction, enfin, par un montage éblouissant sur lequel on ne saurait trop s'étendre, étant donné son fini, cet ensemble de *L'Argent* constitue l'une des plus grosses tentatives « osées » au cinéma.

Et c'est une tentative qui réussira. Car, si Marcel L'Herbier pensa, dirigea, conduisit, il sut s'entourer de collaborateurs de grande valeur. Ma mémoire ne me permet pas de nommer ici tous les techniciens : décorateurs, opérateurs, assistants qui groupa la réalisation de *L'Argent* et à qui doit revenir une part de l'admiration que mérite cette belle œuvre.

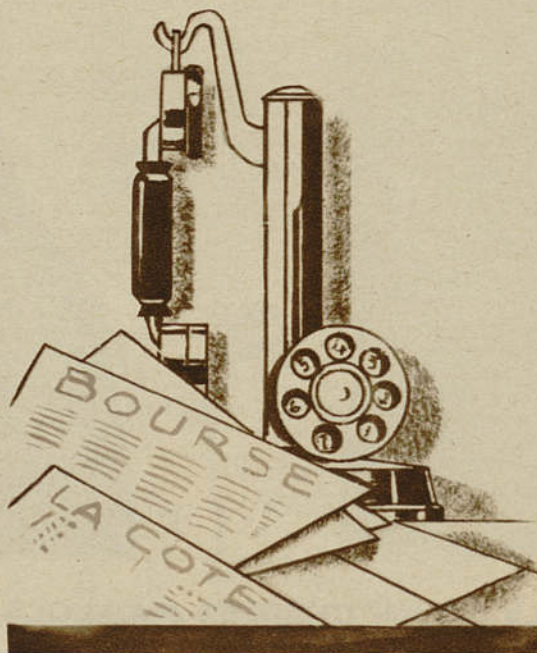
Mais, j'ai plaisir à citer, déjà, ces artistes sincères, talentueux, ces comédiens pleins de foi et magnétisés par le sujet et qui ont nom : Alcover, Marie Glory, Alfred Abel, Brigitte Helm, Yvette Guilbert, Henry Victor, Antonin Artaud, Esther Kiss, Mihalesco, Marcelle Pradot, Raymond Rouleau, Jean Godart et Jules Berry.

Cette troupe ardente, vibrante, intelligente, fut l'âme sensible du film. Elle palpita par ses visages multiples et je sais qu'on ne saura pas rester froid devant ces figures d'une humanité touchante et grandiose, d'une humanité pitoyable, puisque c'est toute notre époque qui revit sous leurs masques d'artistes.

Et, je sais aussi que Zola, s'il juge *L'Argent* du haut de la matière terrestre, ne pourra pas s'indigner de ces changements qui étaient non nécessaires mais indispensables pour réaliser « de nos jours » ce que le maître conçut de son temps : l'épopée de l'argent.

L. DERAIN.

Le téléphone, instrument moderne, sert beaucoup dans *L'Argent*. Brigitte Helm dissimule le sien dans la boiserie de son vestibule, mais Alcover-Saccard l'a toujours à portée de sa main.



les 2 Lauréats du Concours du Hop

En les élisant, le public consacre, en même temps, la fameuse chemise "HOP" portée par Jaque CATELAIN et André ROANNE, ces deux arbitres de l'élégance.

Hop, et voilà!..

la chemise qui deviendra certainement universelle.

la chemise Hop

(brevetée S.G.D.G.
marque déposée)

appréciée et adoptée
par les plus difficiles,
constitue un progrès
indiscutable.

André Roanne.



PHOTO STUDIO LORELLE

Jaque Catelain.

Seule, la chemise "HOP"
est pratique tout en
restant correcte.

Elle est chic!
Elle est moderne !!
Et enfin...
elle fait jeune!!!

Les sybarites la portent
et encouragent à la porter

En vente chez tous les
grands chemisiers et ma-
gasins de nouveautés, et,
en gros, chez CHARLES
MAILLOLS, 36, Rue des
Jeûneurs, PARIS.

La Maison CHARLES MAILLOLS remercie les nombreux lecteurs de "CINÉMONDE" qui ont pris part au concours du "HOP" et les informe qu'elle aura plaisir à leur faire parvenir, sous peu, un souvenir.

RÉALISATION

du

STOCK DES CHAUSSURES DE LUXE

NICOLL

4 MILLIONS de Marchandises

Il y a des pointures, toutes les hauteurs de talon, et rien de démodé

Par suite de mise en société

QUELQUES EXEMPLES :

Pour Dames :	Pour Messieurs :
CHARLES IX cheveau glacé, talon cuir. 49.90	RICHÉLIEU, jaune box premier choix. 79.90
VALEUR. 79.90	VALEUR. 119. »
CHARLES IX escarpin et salonné satin noir et lamé argent. 69.90	RICHÉLIEU verni. 79.90
VALEUR. 99. »	VALEUR. 119. »
SPORT MARRON, talon cuir. 59.90	DERBY vachette, premier choix. 69.90
VALEUR. 89.90	VALEUR. 99.90
CHARLES IX beige, talon cubain. 49.90	DERBY box, premier choix. 89.90
VALEUR. 89.90	VALEUR. 129. »

FANTASIES daims, tressés argent, vernis et cheveau beige. 69.90
VALEUR. 119. »

GENRE BOTTE, haut luxe, toutes teintes. 89.90
VALEUR. 139. »

Pour Messieurs :
RICHÉLIEU, semelle crêpe. 69.90
VALEUR. 99. »

RICHÉLIEU, semelle cuir. 69.90
VALEUR. 99. »

59, RUE CAUMARTIN (métro Saint-Lazare) — CARREFOUR CHATEAUDUN — 39, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE — 51, RUE DU CHATEAU-D'EAU 42, RUE DU FAUBOURG-DU-TEMPLE (ouvert le dimanche) — 79, RUE CROZATIER (ouvert le dimanche) — 314, RUE DE VAUGIRARD (ouvert le dimanche) 185, RUE DE VAUGIRARD-PASTEUR (ouvert le dimanche) — 1, RUE D'ALEXIS — 48, GRANDE-RUE, ASNIÈRES.

Expédition en province contre mandat-poste (plus 5 francs pour frais). — S'ADRESSER : 185, RUE DE VAUGIRARD.

9 GRANDS PRIX

Longines

LA MONTRE ÉLÉGANTE ET PRÉCISE

Platine et brillants

Or gris et brillants

Or gris

Or vert et or gris

Or jaune

Or jaune et or gris

En vente chez les bons Horlogers Bijoutiers.

LES AMIS DU CINÉMA A STRASBOURG...

Personne ne se montre plus réfractaire au cinéma. Le temps est passé où il fallait tirer son ami par la manche pour lui présenter Charlot. Presque tout le monde a été gagné par ce divertissement, conquis par ses découvertes techniques et les moyens dont il dispose pour exprimer ce que les autres arts n'avaient pu rendre encore que de façon fragmentaire.

L'intelligence, cependant, y trouve en général moins de satisfaction que les sens ou les sentiments. Les efforts tentés pour répondre à des exigences supérieures se manifestent en dehors du répertoire courant et ne s'adressent qu'à un public restreint.

Ce public est proportionnellement nombreux à Strasbourg. Pour répondre à son désir, une initiative privée a été fondée. Les Amis du Cinéma de Strasbourg. Elle organisera dans le courant de cette saison cinq séances exclusivement réservées à ses membres, dont le nombre a dû être limité à trois cent cinquante. Le nom de son directeur technique, M. Régis Jean, directeur du Cinéma des Arcades, est une sûre garantie des conditions particulièrement favorables de présentation des films nouveaux.

Le répertoire sera soigneusement choisi par le Comité responsable parmi les productions inscrites au programme des cinémas parisiens du Vieux-Colombier, des Ursulines, du Studio 28, du Carillon, du Pavillon, etc... Il ne s'agit nullement d'extravagances, ni d'ouvrages tendancieux ou audacieux, mais d'œuvres où les réalisateurs ont obtenu des résultats qui satisferont le goût, la joie des yeux, le plaisir de l'esprit, qui expriment des valeurs nouvelles et évitent les erreurs qui nuisent trop souvent aux films pour susciter une unanime approbation.

Les conditions exceptionnelles d'une organisation comme les Amis du Cinéma entraînent de lourdes charges matérielles. La cotisation des membres a été fixée à 50 francs pour les cinq séances. Elle donne droit, en outre, au service régulier d'Arcades-Revue où une rubrique spéciale sera consacrée à ce groupement et au service de Cinémonde, et cela pour une durée de trois mois. La première séance aura lieu dans la salle des fêtes de l'Hôtel de Ville de Paris le lundi 21 janvier 1929. Le programme de cette soirée sera publié dans un prochain numéro d'Arcades-Revue.

Le Comité des Amis du Cinéma est composé de la façon suivante :

Docteur PAUTRIER, professeur à la Faculté de Médecine, président.

M. Jean HÖPPFNER, directeur des Dernières Nouvelles, vice-président.

M. le vicomte de MOUGINS-ROQUEFORT, vice-président.

M. Paul HERTZ, directeur de la Librairie de la Mésange, secrétaire.

M. Robert HEITZ, sous-directeur des Assurances sociales, secrétaire.

M. Régis JEAN, directeur du Cinéma des Arcades, directeur technique.

Font encore partie du Comité :

M. Hans HAUG, conservateur des Musées des Beaux-Arts de la Ville de Strasbourg.

M. DEBONTE, directeur de la Maison d'Art alsacienne.

M. le docteur MANDEL, président du Syndicat des médecins.

M. CERF, professeur à la Faculté des Sciences.

M. Georges BERGNER, publiciste.

La création de ce centre de cinéma artistique ne manquera pas d'éveiller l'attention et de susciter dès maintenant un vif mouvement d'intérêt et de curiosité.

Georges BERGNER.

Les photographies de Florence Gray publiées dans la Mode et l'Ecran de notre dernier numéro sont de R. Sobol, Paris. La photographie de Mlle Mary Glory est du studio Lorelle.

MACHINES À COUDRE

"EXCELSIOR"

les plus renommées

Choix de jolis meubles renfermant la machine. Petits moteurs électriques universels. Prix avantageux - Facilité de paiement

Maison princ^{ale} : 104, Bd Sébastopol, PARIS



Kate de Nagy, la charmante vedette de *La République des Jeunes Filles*.

RÉDACTION - ADMINISTRATION :

138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)

Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98

Compte Chèques postaux Paris 1209-15.

R. C. Seine 233-237 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE ET COLONIES :	ETRANGER :
3 mois... 12 fr.	(tarif A réduit) : 3 mois, 17 fr. 6 mois, 32 fr. 1 an, 62 fr.
6 mois... 23 fr.	(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Dantzig, Danemark, États-Unis, 6 mois, 37 fr., 1 an, 72 fr.
1 an... 45 fr.	
Les abonnements partent du 1 ^{er} et du 3 ^e jeudi de chaque mois.	

LA PUBLICITE EST REÇUE

138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)

et au BUREAU DE PROPAGANDE CINÉMATOGRAPHIQUE : 56, Rue du Fg Saint-Honoré, Paris

SERVICES ARTISTIQUES DE "CINÉMONDE"

ETUDES PUBLICITAIRES :

138, Avenue des Champs-Élysées, Paris (8^e)